

## Décoration, Pyrotechnie, Harmonies, Cortèges.

ESSAI DE RUSKINIANISME SPORTIF.

(*Suite et fin*) (1).

---

Si les Anciens savaient composer un cortège (le savaient-ils au point que nous nous le figurons? . . .) c'est qu'avant tout ils possédaient l'art du geste individuel, de l'attitude spontanée. Un mot d'abord au sujet de l'irrévérencieuse interrogation que nous venons de poser. Vus de loin, les ancêtres classique symbolisent pour nous la perfection de la beauté et il est évident qu'ils en poussèrent fort loin le culte intelligent. Est-ce à dire que tout fut, impeccable dans la conception et dans l'exécution? Il serait, naïf de le prétendre. La Grèce d'autrefois — et à plus forte raison les Etats hellénisés qui s'inspirèrent tant bien que mal de sa culture — connurent assurément des cortèges mal conduits, poussiéreux, troublés par les bousculades ou les désordres de la foule voire même par la mauvaise volonté et le j' m'en fichisme des figurants. Mais on peut assurer qu'à côté de ceux-là, ils en virent défiler de très eurythmiques, pleins d'aisance et de conviction : les deux qualités précisément qui nous font presque totalement défaut quand nous nous mêlons de défiler à notre tour. Bien des indications sculpturales, architecturales et littéraires nous renseignent à cet égard, Eh bien! il est de toute évidence que la supériorité du cortège antique était faite des supériorités individuelles de ceux qui le composaient. Ils savaient marcher, s'arrêter, se tenir, s'accouder, passer du mouvement au repos : toutes choses que nous ne savons plus faire ou bien alors que nous faisons dans des circonstances données, théâtralement, à force de répétitions et généralement de façon mièvre et apprêtée. Eux le faisaient naturellement, au milieu de leur existence quotidienne, presque sans y songer. D'où vient cette différence — est-il possible à notre âge d'égaliser l'antiquité sous ce rapport — comment nous y prendre? Telles sont les questions qui se posent à nous.

---

(1) Voir la *Revue Olympique* d'Avril, Mai, Juillet et Août 1911.

Les Grecs avaient le sens du « tableau vivant ». Ce que nous entendons par là, c'est la reproduction scénique de quelque toile célèbre. Les Grecs ne reproduisaient point de tableaux, ils en créaient. Ils possédaient ce sens-là parce qu'ils en avaient les moyens. Ces moyens étaient les suivants : la lumière, le costume, l'architecture et la démocratie. Nous allons tenter d'expliquer pourquoi ces quatre éléments favorisent la spontanéité du geste eurhythmique, La lumière en est un incitant par excellence. Elle donne au corps humain sa beauté; elle le baigne, pour ainsi dire, dans la chaleur, et la transparence. Cette sculpture vivante que contemplant les artistes et qui les inspire, on ne se la représente pas sous l'humidité froide d'une Ecosse pluvieuse ni même se détachant sur l'éblouissement neigeux d'une cime alpestre. Il lui faut de doux paysages gracieux et ensoleillés comme le sont, par exemple, ceux des régions méditerranéennes. Une lumière claire et vaporeuse à la fois donne au tableau vivant une grace, une candeur qui charment le spectateur et lui insufflent la joie de vivre. A cet éclairage il faut que vienne se superposer la facilité d'un costume approprié. Les draperies antiques avec leurs plis simples et nobles constituaient un adjuvant parfait. Incommodes sans doute, défectueuses à plus d'un point de vue, elles formaient de jolis groupes aux nuances variées; elles ne gênaient point les mouvements, les habillaient plutôt, dissimulant le geste vulgaire et soulignant le geste élégant, laissant l'individualité libre de se manifester sans l'accuser trop fortement. Ces vêtements n'étaient point ceux d'une caste; tout le monde à peu près en faisait usage. La richesse de l'étoffe, un coloris raffiné, des broderies, une coupe un peu plus savante n'arrivaient point à mettre entre les hommes les mêmes contrastes que, de nos jours, la blouse sauvage et la hideuse redingote. A ces conditions avantageuses il faut ajouter l'architecture : les portiques, les colonnades, les perrons avec les belles esplanades qui les entouraient, quel cadre parfait pour le tableau vivant! On conçoit qu'un mendiant installé sous de si parfaits perystyles ait fini par harmoniser son maintien avec la pensée marmoréenne dans laquelle s'enchassait son infortune.

Diverses observations sur lesquelles nous n'avons pas le temps d'insister viennent corroborer celles qui précèdent. Les cortèges romains paraissent avoir été découragés par l'absence de recul si caractéristique des forums et des édifices publics ; même observation s'applique aux nefs et façades gothiques du moyen-âge. Là d'ailleurs comme dans l'Egypte sacrée, la plupart des pompes extérieures furent religieuses non dans le sens civique mais dans

le sens sacerdotal écartant par conséquent et rejetant la foule hors de toute participation au « tableau vivant ».... L'important est de savoir où nous en sommes maintenant et si, en dehors des « restitutions » si peu recommandables en ce qu'elles faussent d'ordinaire le sens historique sans développer le sens artistique — nous serions à même de réappliquer parmi nous les procédés hellènes.

Certes, nous le pouvons. . . grâce au sport. Le sport nous procure l'élément essentiel : les figurants. Assouplis, vêtus comme il convient, aptes à exécuter des gestes ayant une raison d'être précise, les jeunes athlètes du XX<sup>m</sup>e siècle n'ont pas grand chose à apprendre pour fournir des groupements et des défilés qui ne le céderaient en rien à ceux de jadis. On l'a bien constaté du reste à la récente fête donnée dans la cour de la Sorbonne à Paris par le Comité Olympique. Les gymnastes qui y participèrent portaient leur tenue habituelle mais, jamais encore, ce costume ne s'était détaché sur un pareil décor — l'un des plus parfaits qui se puissent rêver. Or le modeste jersey et la simple culotte des jeunes gens apparurent en accord parfait avec la symphonie de pierre qui les entourait et les spectateurs les plus prémunis s'aperçurent soudain que ce costume était beau, plus beau peut être que la tunique grecque. C'était aussi la première fois que des gymnastes figuraient et marchaient selon d'autres rythmes et d'autres principes que les rythmes et les principes militaires. Sans uniformes et sans armes, les attitudes militaires ne sont pas susceptibles de produire des effets eurhythmiques. Tous défilés, tous groupements qui s'en inspireront seront défectueux. Il convient donc que nos sportsmen apprennent : 1°) à marcher — 2°) à se tenir — 3°) à se grouper et que tout cela devienne chez eux aussi instinctif que de manger ou de rire. A la marche raide et scandée, il faut substituer la marche grecque, lente et souple dans laquelle, au moment où le pied qui est en avant; se pose sur le sol, celui qui est en arrière se soulève mais du talon seulement, la pointe du pied restant en contact avec le sol; le corps est alors droit, les bras tombants; une légère pause intervient. Cette marche peut être plus ou moins parfaits mais elle a ceci d'extraordinaire qu'elle n'est jamais disgracieuse ou déplaisante, quelle que soit la gaucherie de celui qui l'exécute. A noter qu'elle ne nuit en rien aux exercices militaires; c'est à l'Ecole normale militaire de Bruxelles que nous l'avons vu exécuter avec le plus de perfection; le pas rythmé s'y changeait progressivement en course puis se ralentissait, de façon exquise et la

vigueur un peu lourde des hommes n'enlevait rien à la grâce de ces mouvements (1).

Le maintien au repos et le groupement sont plus difficiles à réaliser que la marche mais plus essentiels encore. Un cortège s'avancera plus ou moins mal; c'est quand il « aboutit » qu'il risque le ridicule. Les instructeurs croient avoir paré à tout en recommandant de « garder les distances », bien heureux encore quand ils ne font pas marquer le pas sur place. Il ne faut *jamais*, sous aucun prétexte, marquer le pas. Quant aux distances, tâchez de ne pas les perdre mais surtout, une fois perdues, ne les cherchez pas en mesurant les quatre points cardinaux d'un regard effaré. Le cortège n'est pas un manœuvre : il est composé d'hommes volontairement assemblés chez qui la liberté individuelle doit rester sensible et visible. Les attitudes qui conviennent à un athlète au repos, chez qui la fatigue ne doit pas se manifester par une « débandade » des membres, sont nombreuses mais peu nombreuses sont les règles qui gouvernent ces attitudes. Voici à tout le moins les principales. Debout: ne jamais tenir les pieds sur la même ligne, garder le corps droit sans raideur et ne pas baisser la tête. Assis: no jamais s'asseoir droit mais toujours de côté, les jambes dissemblablement placées. Couché : de côté, appuyé soit sur le coude, soit sur la main, la tête droite, les jambes inégalement allongées. Accoudé ou appuyé, le plus droit possible, les jambes se croisant, un pied à terre, l'autre ne touchant le sol que de la pointe. Ajoutez à cela la précaution de ne jamais être masqué soi-même ni masquer les autres de plus de la moitié du corps, tête non comprise et vous avez l'A.B.C. de l'eurythmie en matière de gestes et d'attitudes.

Après quoi nous dirons aux organisateurs de fêtes sportives : soyez sobres de cortèges et de défilés; organisez les quand le cadre s'y prête et qu'ils ne seront ni trop courts ni trop longs; écartez les cortèges d'enfants, préférez ceux formés par des jeunes hommes et que tous y paraissent en tenue de sport. Quant au « tableau vivant » soyez en prodiges. Que pas une remise de prix ne se fasse sans que tous les concurrents, vainqueurs et vaincus, soient groupés selon les principes que nous venons d'exposer. La musique aidant, vous aurez là une scène vraiment eurythmique et qui impressionnera les spectateurs et les éduquera peu à peu.

---

(1) A la fête de la Sorbonne, comme contraste avec la noblesse de la marche grecque, intervint, à un moment donné, la *ruée*, sorte de charge violente, la masse des gymnastes se précipitant et s'immobilisant soudain, chacun à sa place. L'effet est joli mais il ne faut pas en abuser.

Un dernier mot au sujet des « accessoires ». Pour de certains défiles, on fera utilement porter par les participants les engins de leurs sports : épées d'escrime, avirons, maillets, etc. . . . Mais il faut qu'alors la circonstance soit quelque peu importante et que le cortège ait quelque ampleur. D'autres accessoires d'un effet charmant sont les palmes ; enfin les torches, s'il s'agit d'une fête de nuit. Aucune fête de nuit ne devrait! avoir lieu sans défilé et en tous cas sans tableau vivant agrémentés de torches. La pyrotechnie moderne fournit des torches qui brûlent plusieurs heures sans fumée résineuse, avec beaucoup de régularité et sans faire de taches. Ces torches peuvent revenir à 0,35 ou 0,40 centimes pièce. A partir de douze torches, un effet eurythmique peut déjà être obtenu. Ne par les disposer avec trop de régularité; à espaces et à hauteurs inégales, elles feront plus d'effet en tableau vivant.

---

Nous terminons, on le voit; comme nous avons commencé. . . . sur des détails. Et sans doute trouvera t-on bien minuscules nombre de ces détails sur lesquels nous avons insisté. Nous renvoyons le lecteur à notre préambule et au programme que nous nous y tracions, évoquant Ruskin et son école et nous plaçant sous l'égide' de ce grand nom. Lui non plus ne dédaignait point les petits préceptes pour arriver à de grandes notions. Et sa conception de l'éducation eurythmique est celle qui nous a guidés.



## The chronicle of the amateur spirit.<sup>(1)</sup>

---

« Athletics, poursuit le D<sup>r</sup> Tait Mckenzie, had now passed that point where they could serve their true purpose of providing exercise or recreation. The competition was too severe and the training too artificial and exacting. It became the monopoly of the few professionals who devoted their entire time to it, while the rest of the young men despairing of success took to the hill as spectators. The amateur could not compete with the professional. Before the close of the fifth Century the word athlete had come to denote a professional. . . In Athens the young men now deser-

---

(1) Voir la *Revue Olympique* de Septembre 1911